

Source et fortune du sonnet suivi de 9 sonnets de saison

Robert Marteau

Numéro 16, automne 2008

Du pet

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2505ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (imprimé)

1920-8812 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Marteau, R. (2008). Source et fortune du sonnet suivi de 9 sonnets de saison. *Contre-jour*, (16), 25–36.

Source et fortune du sonnet suivi de 9 sonnets de saison

Robert Marteau

Depuis le temps où les pâtres d'Italie, enfants analphabètes, jouaient à s'échanger des jeux de mots et d'amour, objets d'inanité sonore, le sonnet saisi en sa vive improvisation allait passer entre les mains savantes des lettrés et connaître en Occident le succès que dut avoir ailleurs le haïkaï. Il était à l'origine beaucoup plus bref qu'il ne l'est en sa forme littéraire, car il n'était d'abord jamais écrit, mais soudainement composé, écho répondant à celui qui l'avait provoqué. Rimes, assonances, chocs, contre-chocs de consonnes, musiques de voyelles, tout était mis en œuvre pour que ça sonne, comme on l'entend aussi bien dans la poésie scaldique du Nord, constatant par la même occasion que les langues primitives non écrites, ou tardivement, s'enjouaient à se jouer des sonorités, des effets, claquements, heurts, éclats, le sens chez les plus doués — pâtres ou scaldes — prenant source dans le son, s'y vivifiaient par maints tours de passe-passe, inventions, trouvailles et trouveries, métamorphoses, ruptures, artifices pour déjouer l'attendu, tenir en éveil, alerter l'esprit, saler l'amour, ou bientôt le laurer comme Pétrarque au mont Ventoux, et en faire par un jeu savant un bijou précieux, même un complexe coffret à musique, belle ouvrage en laquelle s'illustreront Luis de Gongora y Argote, William Shakespeare, une multitude de poètes baroques, édifice sans fin qu'ornera encore Gérard de Nerval avec le « Desdichado », puis son héritier en hermétisme, Arthur Rimbaud, compositeur des « Voyelles », bien entendu sans oublier l'orfèvre en abîme que voulut être Stéphane Mallarmé.

Je me suis depuis longtemps interrogé, et toujours m'interroge, sur la fortune du sonnet, me demandant encore aujourd'hui s'il ne concrétisait pas l'espace maximum et la quantité maximale où pouvait sans absence se concentrer l'attention. Je me surprends, écrivant cela, à penser que les brefs poèmes d'Emily Dickinson tiendraient leur origine du même constat, eux-mêmes étant des sonnets particulièrement concentrés. C'est peut-être en obéissant à cette observation que peu à peu, soumis à la flexion de la phrase, je me suis mis à recueillir au cours de mes marches, écrivant ainsi avec les pieds, comptant ce qui m'était conté, l'impromptu événement ; indifférent à toute hiérarchie, vérifiant de la sorte qu'il n'était rien qui fût insignifiant, l'infinité des signes jamais n'épuisant, ou ne comblant, ou n'expliquant le possible. Je constatais en même temps que le sonnet était d'abord une grille vide de 68 (12X4) cases qu'il s'agissait de remplir, mais de telle manière que l'artifice menât au *naturel*, employant ce vocable dans le sens tauromachique, art dans lequel le *pase natural*, c'est-à-dire la naturelle, est la passe la plus belle, mais la plus difficile à réaliser et à tenir à cause de sa simplicité même, passe que le torero droitier réalise avec le poignet et la main gauches, passe qui est tout sauf spectaculaire, mais d'où émane, quand elle est réussie, soit insensiblement reconduite en sa lenteur, cette musique inaccessible que faute de mieux nous nommons le silence — silence habité s'il est, comme sont habitées les deux *Solitudes* de Gongora. Me vient à l'esprit que les dizains de la *Délie* sont eux aussi des sonnets réduits à dessein pour que la mémoire s'exerce mieux, l'attention ayant pu être mieux soutenue. Me vient encore à l'esprit qu'un danger qui se présente réside en ce que le sonnet sonne trop. Ce serait le cas chez José Maria de Hérédia ; mais non pas dans celui, fameux, que Jodelle a consacré à Diane chasseresse et qui pourtant est éminemment sonore : quelque chose comme une fanfare de cors de chasse dans les baliveaux par un soir de février. Je n'en dirais pas plus, parce que je boucle ainsi la boucle, retrouvant par ce détour le petit écolier qui suivait à pied, avec son frère et un camarade, dans la forêt nue et mauve, la chasse à courre, si jamais le sort avait voulu qu'elle déroulât ses fastes en ce jour de congé qu'était alors le jeudi.

*

Les rainettes que Bela Bartok aimait tant,
Ce sont elles en chœur que tu entends chanter,
Batraciens mais avant tout musiciennes
Dont chaque note est une étoile de rosée
Qui entre l'herbe et la lune éclôt en lumière
Sonore. Mais oui, la musique se résume
À quelque bruit qu'émet sur terre la nature.
Et les meilleurs parmi ceux qui ont composé
Ne sont pas allés chercher ailleurs la magie,
Rainettes qui ourlez l'ombre de vos accords
Vous avez fixé mon pas et je vous écoute,
Distillatrices sans alambic goutte à goutte
Du peu de jour que vous mélangez à la nuit
Là au bord de l'abîme où chaque son résonne.

(Samedi 4 août 2001)

Ce fracas que font dans l'air les oiseaux : pics, pies,
Geais et autres tracasseries : c'est aussi musique ;
Et ce sont des accords ; des rimes concassées
Des assonances ; des discordances ; un chant,
Une vocalise et une vocation ;
Une bacchanale et l'écho que répercute
Le domaine forestier où l'ombre assoupit
La faune, cache la flore, dérobe l'eau
À l'agriculture et la laisse s'enfuir vers
La mer. Rien sans eux et sans cela ne serait
Venu à l'esprit ni sur le papier en notes
Qui sont écrites noir sur blanc et par le souffle
Et la main à travers les instruments jouées
Comme si chacune allait rejoindre la source.

(Lundi 6 août 2001)

La forêt ogivale est debout entre terre
Et ciel. Les chantres, les chœurs et les coryphées
Exaltent par la voix solitude et silence.
Par les verrières la lumière alterne avec
L'ombre et les couleurs. Rien de la Création
Qui soit mis de côté à l'écart, oublié
Dans la chaîne d'or qu'est l'évolution. L'ange
Du commencement veille au retour de ceux-là
Que la chute a précipités quasiment hors
De l'échelle. La vocation sur les cimes
Tire le mendiant qui n'a d'autre exercice
Que le chant et la prière accordés en toute
Saison aux éléments impollués : le feu
Des étoiles, l'air et les eaux supérieures.

(Mardi 7 août 2001)

Monts et châteaux : l'âme aujourd'hui atrophiée
Encore toutefois les choisit pour le bond
Car l'exercice fait défaut, et la jachère,
Et l'usine et la déchetterie, à l'esprit
N'offrent de l'éternité qu'une image aride,
Souvent repeinte par les démons mal cachés
Dans les replis de la raison arraisonnée.
On l'a dit : Levez-vous ; élevez votre cœur
Au-dessus du combat sans merci quasiment
Que les hommes de colère et courage sont
Venus livrer sous Ilion, car c'est sans armes,
Les saints martyrs qu'ils ont combattus sur le sable,
Et c'est par leur mort qu'ils ont conquis la cité
Sainte, vainqueur sans qu'aucune offense fût faite.

(Mardi 7 août 2001)

Toutes les forêts sont des cathédrales faites
De fûts, d'ogives, multipliant les verrières
Que le soleil prend pour piège où le ciel s'éprend
De la viridité partout érigée où
Les chants volatils même au solstice d'en bas
Célèbrent ce qui est en haut perpétuelle
Lumière, intelligence inséminatrice, ordre
Spirituel où la matière délivrée
Se constitue en hiérarchie indivise
Que figurerait assez bien l'arborescence ;
Où, comme on dit, charbonnier est maître chez lui,
Préposé qu'il est aux coctions, aux fumées
Qui ne s'échappent pas sans qu'un feu les suscite,
Mais volutes déjà qui signent nos destins.

(Mercredi 8 août 2001)

Pourquoi la bruyère a-t-elle été si longtemps
Fleur de prédilection pour tant de poètes ?
La question me vient à l'esprit la voyant
Sous la fougère et les ajoncs orner la lande
Et l'éclaircir de ses perles que multiplie
La pluie ou la rosée. Elle dit par le mauve
Qui la teint le déclin du soleil et sa course
Raccourcie un peu plus chaque jour. Elle n'a
Donc pas la même mission que l'ancolie
Dont le tintinnabulement bleu glorifie
L'ascension. Mais à l'heure dite elle est là
Par ses couleurs transmettent le message à la
Terre qu'ont épuisée encore une fois fruits,
Fourrage, moissons et autres extorsions.

(Jeudi 9 août 2001)

On scie en bas les épicéas qui répandent
Leur parfum de résine et parfument ainsi
La brume en lambeaux qui se meuvent sur les pentes,
S'y accrochent et s'y déchirent ; mais persistent
Pourtant, par la métamorphose emplumant l'eau
Qui court et les sommets que les arbres debout
Verdisent. Hommes et moteurs cachés au fond
De la forêt où les bêtes se cachent font
Tout ce bruit que vous entendez : un arbre craque
Et se fracasse en tombant. Les oiseaux se taisent ;
Le chevreuil se garde éveillé ; le sanglier
Retient son souffle. Seul peut-être le pic noir
Se tient à l'ouvrage auscultant de bec l'écorce,
Encore au vacarme accordant son staccato.

(Vendredi 10 août 2001)

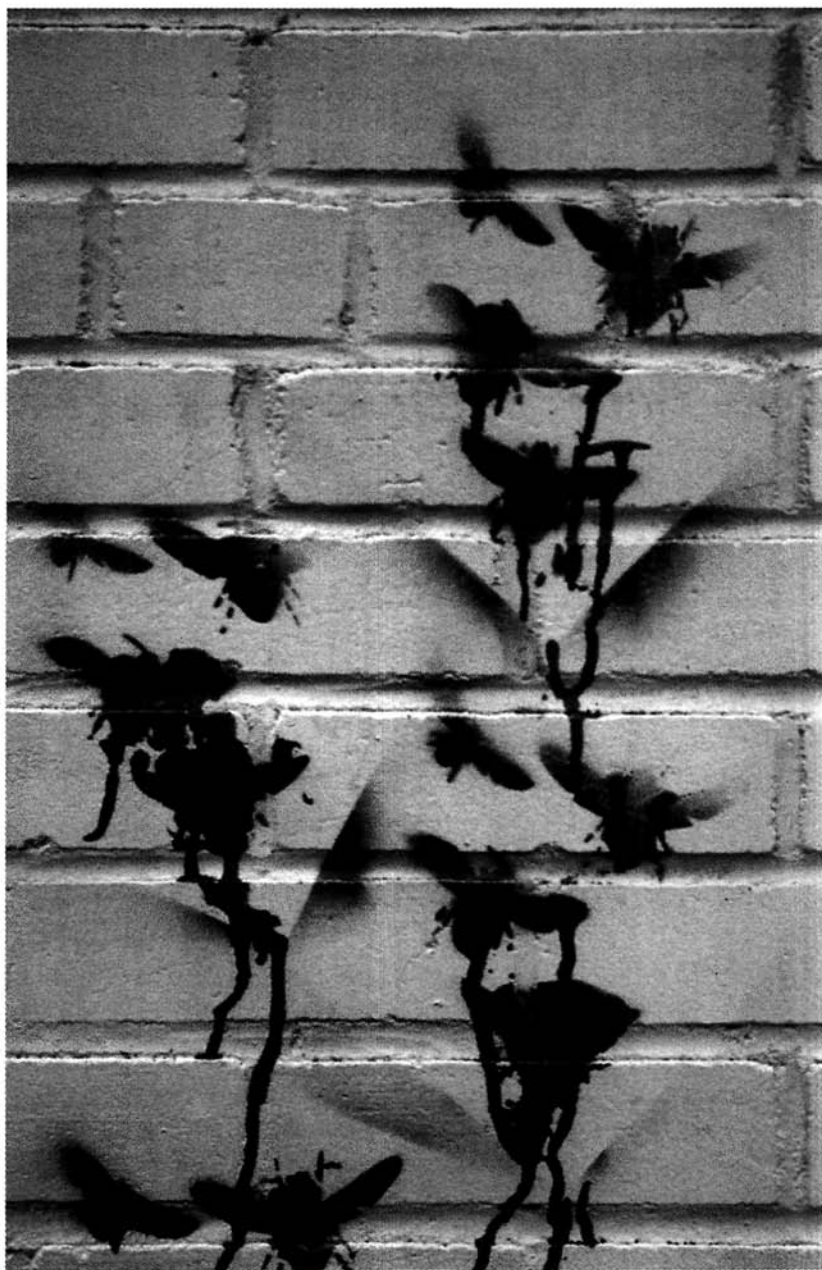
Chaque toile que l'araignée a tendue entre
Deux brins d'herbe est un univers en même temps
Qu'une cosmologie. Y peut lire aussi bien
L'analphabète son destin que le lettré,
Car les signes écrits dès le commencement
N'ont pas été réservés aux maîtres d'école.
Tout ce qu'on voit du monde est là résumé, plus
Ce que l'invisible en cache aux yeux trop humains
Pour qu'ils puissent porter au-delà du regard.
D'un seul fil tout y est fait ; et le ciel, et l'eau,
Comme l'air transparent, comme les galaxies,
Comme la terre d'un peu loin imperceptible.
L'octopode où est-il ? Ariane où est-elle ?
En perdant le secret se seraient-ils perdus ?

(Vendredi 10 août 2001)

Yves est mort. Il fut l'enfant, je m'en souviens,
Que poursuivait le jars de grand-mère Eugénie.
C'était le temps de la vendange et du raisin
Foulé, après celui de la machine à battre
Et des pêches de vigne en tas dans le baquet ;
Après le temps aussi des prunes violettes
Qui allaient servir à faire la confiture.
Il était devenu maître d'école à Chef-
Boutonne en même temps qu'il était secrétaire
De mairie. Et il allait avec son beau-père
Pêcher le brochet à Ville des Eaux, à Saint
Pierre de l'Isle sans trop se préoccuper
De son église romane. Il était un fils
Unique, seul enfant, de Georges et de Marie.

(Samedi 11 août 2001)

Extraits de *Le temps ordinaire*, prochain volume de *Liturgie*, à paraître



Yves Laroche, *Butiner*